

A propos de l'hiver

Autor(en): **Duplan, J. L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



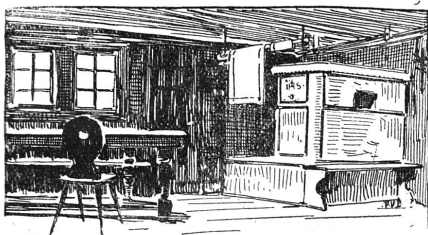
Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A PROPOS DE L'HIVER

RARMi tant de choses surprenantes dont le monde est rempli, l'une plus que les autres, me donne à réfléchir : pourquoi des hommes doués d'un certain degré d'intelligence, consentent-ils à rester dans un pays où, pendant six mois sur douze, on grelotte en claquant des dents?... Où, six mois durant, quand il ne fait pas la bise, il pleut, quand il ne pleut pas ni ne fait la bise, il neige, quand il ne neige, ni ne pleut ni ne fait la bise, il n'y a qu'un pauvre soleil qui, soit pour l'éclairage, soit pour le chauffage ne vaut pas mieux que la lune, où, sous peine de rhumes, de bronchites et d'engelures, il faut s'emmitoufler pour sortir, mettre des pantoufles en rentrant et boire de la bourrache quand on sent un picotement dans la gorge... Où, si vous voulez vous rebiffer contre un tel asservissement et, par exemple, sortir sans pardessus, vous êtes ligoté par une double pneumonie et, sous peine de mort, obligé d'obéir sans piper le mot à l'implacable volonté de votre médecin?... Encore pardonnerait-on à l'hiver d'être dur et sans pitié s'il n'était pas si laid... Je sais, je sais. Il y a des gens qui le trouvent beau, se pâment d'admiration devant ses moindres manifestations et font du lyrisme devant un glaçon ou un bout de pré couvert de neige. Admettons que c'est assez joli, mais combien peu solide et fugitif : un caprice du vent, une lutte parmi les nuages, et voilà une petite pluie fine qui délaie tout ce blanc, noircit les prés et les arbres et fait des chemins, ces chemins qui coûtent si cher et pour lesquels on paie de si gros impôts, d'innombrables cloaques dans lesquels on ne s'engage qu'à la dernière extrémité. Les prés sont couverts de rûclons, les oiseaux sont enroutés et, dans les jardins, on ne trouve que des poireaux, de pauvres choux confits par le gel et de malheureux chrysanthèmes morts debout et semblant réclamer une sépulture.

Allez-vous en ville pour vous changer les idées, vous trouvez dans les magasins éclairés à l'électricité entre onze heures et midi des gens enrhumés qui sucent des pastilles au ministre. Et que d'ouvrage nous donne l'hiver ! Vous voyez cette armée de bûcherons qui cognent sur de grands arbres, ce peuple de ménagères occupées à bourrer des fourneaux, des calorifères, des cheminées ; vous voyez tous ceux qui déplument des oies pour remplir les édredons, vous voyez les grand'mamans qui tricotent des bas, des moufles et des passe-montagne, vous voyez les gens qui préparent des peaux de lapins pour en faire des manteaux de loutre ! Vous voyez ce que tout cela coûte de peine et d'argent !

Et alors, je vous le demande, que faisons-

nous parmi ces lacs et ces montagnes, tandis qu'il est, sur notre ronde planète, de si jolies contrées, comme le Soudan, par exemple, où l'on peut se passer de mitaines et où il est si rarement besoin de mettre une cruche dans son lit ? Et cela m'amène à penser à Divico qui, n'étant plus de la première jeunesse, sentait le froid, probablement, et voulait se rapprocher des pays du soleil. Quelle bonne idée ! Jules-César, en l'empêchant de la réaliser, s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à cet homme, que les Helvètes, avec les Tigurins et les Latobriges, aillent se chauffer au bon soleil de la Provence ? Et puis, après tout, à présent que Jules-César est mort, pourquoi ne reprendrions-nous pas un projet aussi raisonnable ? Nous serions bien, là-bas, parmi les mûriers, les figuiers et les micocouliers. Au lieu de la bise, nous aurions le mistral, au lieu des abayes, nous aurions des courses de taureaux, au lieu de manger des perchettes, nous mangerions des oursins et des poules. Il paraît que c'est très bon. Pensons-y et peut-être un groupe de citoyens lancera-t-il une initiative.

Seulement voilà, il y a le pour et le contre. Nous aurions plus de choses à déménager que Divico et ses Helvètes. Et puis, à présent qu'on a réparé l'église de Bussigny et construit le palais de Mon Repos...

Mais le plus gros empêchement viendrait de ceux de Berne : ils voudraient à tout prix emmener les ours, ce qui compliquerait terriblement le voyage. Après tout, mettons que je n'aie rien dit.

J. L. Duplan.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



Du tac au tac. — L'autre jour, se présentant chez le syndic d'une commune un inspecteur des écoles qui le pria, après les congratulations habituelles, de l'accompagner à l'école. Le syndic, de mauvaise humeur, murmure entre ses dents :

— Qu'a-t-il à nous ennuyer cet âne-là ?

Quoique ayant fort bien entendu, l'inspecteur ne dit mot. A l'école, il demande à un jeune garçon, au sujet de l'intérêt qu'il y a de bien ponctuer :

— Allez au tableau et écrivez ceci, avec cette ponctuation :

— L'inspecteur des écoles, dit le syndic, est un âne.

L'enfant s'étant acquitté de sa tâche, l'inspecteur dit à un de ses camarades :

— A votre tour, écrivez la même phrase avec la ponctuation suivante :

« L'inspecteur des écoles dit : le syndic est un âne. »

On voit d'ici la tête de l'honorable syndic !

Mauvaises nouvelles. — Une jeune femme écrivain envoyait au chef de rédaction d'un journal périodique trois nouvelles assez inoffensives, d'un style incolore, de sujets connus et pour tout dire sans intérêt. Puis elle se présenta un soir et dit gentiment : — Monsieur, je viens prendre des nouvelles de mes nouvelles.

Et le vieux journaliste qui n'aime pas flatter son monde, rendit à la jeune femme ses trois manuscrits en disant :

— Mauvaises nouvelles, mademoiselle.



IENA AO PÈRE SEGNON

LO père Segnon était lo père Segnon, pu pas mi vo dere. Li et son moultou l'é tant adî einseimbllio. N'étais pas ve gnâi ao mondo avoué de l'erdzeint dèso lè bré et quand l'avâi fauta de cinq franc, lài manquâve adî quatre franc noinante-cinq. N'étais pas père Segnon po rein.

On coup, à onna mise de bou, s'étai-te pas niézi avoué on camerardo. Etâi-te po on mouno que lo père Segnon avâi atsetâ de li et que la mèsouâ l'avâi éta aoblliaïe ? ao bin que lè rondin l'avant atâ ressi avoué on mètre trâo cou ? N'ein sé rein. Sè sant niézi, et pu l'è tot, tant que lo père Segnon fâ dinse :

— A la fin dâi fin, faut-te tè dere lârro ao bin dzanlyâo ?

— Redis lo vâi devant dâi z'étrandzî ?

— Oï, que vu lo redere. Tè : Faut-te tè dere lârro ao bin dzanlyâo ?

— Eh bin ! t'arâ de mè novalle. Témoin sâi de vo ti !

L'affère n'a pas durâ atant qu'on blliantset de melanna et cinq menute aprî lo vaitcé vè lo dzûdzo.

Stisse était on petit vilhio que l'avâi atant d'écheint que de pâi bllian, et atant de pâi bllian que de malice. Fâ dinse ao camerardo, que l'ètais ve gnâi avoué sa roulière :

— Adan, lo père Segnon vo z'a de dinse et dinse.

— Oï, m'a trainâ pe bas que terra et que l'a zu oncora lo front de mè rebriqué : Faut-te tè dere lârro ao bin dzanlyâo ?

— Vo z'a de dinse ?

— Testuet !

— Ma dinse vo z'a pas de lârro, du que vo z'a de : Faut-te lo dere ? L'è 'nutilo, on lâi pâo rein.

— Vouaïh !

— L'è dinse.

Et lo camerardo, asse motset qu'on caïon que sè vouaïte ao meryâo, enfate sè man deïn sè catsette pè lè feinte de sa roulière et retorne ao cabaret.

Lo père Segnon lài était oncora, que racontâve dâi gandoise à tot lo veindâdzo, à lè fère recafalâ à veintro debotenâ.

L'autro ne fâ ne ion, ne dou. Einradzî, commence à traitâ lo père Sognon de banqueroutier, de brantevinier, de lârro, d'écovire, de râclion, et de ti cliâo mot que lo diâbllio lài recordâve à mèsouâ deïn sa tita.

Sti coup, lo père Segnon fâ dinse :

— Vo l'âi ti oïu ! Témoin sâi de vo !

Et lè revaitcé devant lo dzudzo, lo père Segnon avoué son moultou, lo camerardo et sa roulière, lè témoin : Djan dâo Pralet, Mulet à Tounon, cli qu'âo Derbounâ, cli qu'â Canon, mimameint François de la Pérounaz et Fridolin que l'arant atant amâ bâire onna bouna botolhie de la vegne ao Président que de portâ lârro tsause devant lo tribunat.

L'è que, vâi mâ, n'étais pas quemet lo premi